

## BRÉSIL.

AVANT les événemens de la fin de 1807 qui forcèrent la famille régnante en Portugal à se réfugier au Brésil, l'intérieur de ce pays était fermé aux Européens; leurs navires pouvaient relâcher dans les ports; mais les voyageurs n'avaient pas la faculté de faire la moindre course hors des villes, et leurs pas étaient soigneusement surveillés. Depuis l'arrivée du roi, cet ordre de choses changea. Les étrangers obtinrent la permission de parcourir le Brésil. On doit à cette facilité les relations de Mawe, de Koster et de S. A. S. le prince Maximilien de Wied Neuwied; nous allons en extraire les particularités les plus intéressantes.

Mawe arriva au Brésil en 1807, il venait de parcourir les environs de Montevideo, et de visiter Buenos-Ayres. Il aborda le 29 septembre à l'île Sainte-Catherine. C'est un séjour délicieux; elle est très-fertile; sa surface est variée par des montagnes et des plaines; le climat y est serein et salubre, elle est principalement habitée par des hommes qui, après s'être retirés des affaires, veulent finir leurs jours loin du tumulte du monde;

il y règne beaucoup de politesse: on y accueille amicalement les étrangers. Les femmes sont belles et vives; elles s'occupent ordinairement à faire de la dentelle.

Sur le continent, vis-à-vis de l'île est le joli village de San-José, peuplé d'artisans qui scient des planches et font des briques; on y cultive le riz. A peu de distance s'ouvre la charmante vallée de Picada couverte d'orangers, de plantations de café, et de maisonnettes bien blanches. Elle forme la limite du territoire habité par les Portugais. Au-delà, mais à une distance considérable, à l'ouest vivent les Indiens anthropophages. Leur unique moyen de subsistance est la chasse. Ils attaquent quelquefois les demeures des Portugais isolés, et détruisent des familles entières, c'est pourquoi on ne leur fait aucun quartier.

En remontant le long de la côte, Mawe vit au village d'Armasao un établissement où les navires baleiniers apportent le produit de leur pêche. Autrefois les baleines étaient très-communes dans ces parages; elles sont devenues plus rares. Les bâtimens destinés aux opérations nécessaires pour obtenir l'huile sont vastes et bien disposés, et l'emportent sur ce que l'on voit de semblable en Europe. Vingt-sept chaudières énormes sont destinées à faire fondre le lard; les bassins ou réservoirs où l'on dépose l'huile, sont d'une telle di-



mension qu'un canot pourrait s'y mouvoir à l'aise avec ses avirons.

Plus au nord est le beau port de San-Francisco, le pays des environs est très-plat, les rivières qui le coupent sont navigables, pour les canots jusqu'au pied des montagnes; elles sont traversées par une grande route, ouvrage dispendieux qui sera un jour d'une utilité inappréciable, en établissant la communication de l'Océan avec les fertiles campagnes de Corritiva. C'est là que paissent les nombreux troupeaux qui servent à l'approvisionnement de Saint-Paul, de Rio-Janeiro et de plusieurs autres villes; on y élève aussi beaucoup de mulets. Les olives, les raisins, les pommes, les pêches et d'autres fruits d'Europe y sont exquis, quoiqu'on ne leur donne presque aucun soin. Les rivières qui arrosent le pays voisin, vont se jeter dans le Parana. Les habitans de San-Francisco s'occupent de la coupe du bois, et de tous les travaux qui tiennent à la construction des vaisseaux.

De San-Francisco à Santos, la côte est basse et plate, on n'y voit que quelques cabanes de pêcheurs; les hauteurs que l'on aperçoit dans le lointain sont bien boisées. Le port de Santos est très-sûr; la ville est très-commerçante; c'est l'entrepôt des denrées de la capitainerie de Saint-Paul; elle est assez bien bâtie, sa situation basse et

humide la rend peu saine. Les bananes et le riz que le territoire produit passent pour les meilleurs du Brésil.

Mawe traversa les montagnes pour aller à Saint-Paul; la route monte en zig zag; elle est bien pavée et fait honneur à l'esprit entreprenant et persévérant des Brésiliens; elle traverse une forêt si épaisse qu'on y voyage à l'abri du soleil et de la pluie. On rencontre quelques maisons; en approchant de Saint-Paul la population augmente. En entrant dans cette ville on est frappé de sa propreté; elle est pavée en grès, qui contient de l'or; après les fortes pluies on découvre des particules de ce métal dans les fentes des pierres; les pauvres s'occupent alors de sa recherche. Les maisons des rues principales sont généralement à deux étages et bien bâties. Cette ville est située sur une éminence baignée par des ruisseaux qui vont joindre le Tieté, et entourée de deux côtés par des prairies basses, de sorte que dans le temps des inondations elle forme une presqu'île.

Le climat y est très-salubre; les pluies n'y sont ni très-fortes, ni de longue durée; les orages n'y sont pas violens, quelquefois il faut se chauffer dans la soirée. On compte à peu près 20,000 âmes à Saint-Paul. On y file le coton, on en fabrique des toiles communes; on y fait aussi des filets pour les hamacs que l'on borde de dentelles; ce



qui fait un meuble élégant ; on les suspend très-bas afin qu'ils puissent servir de sofas ; les dames aiment à s'y coucher, surtout quand la chaleur les dispose à l'indolence. Les femmes travaillent généralement à faire de la dentelle, quelques-unes y excellent.

Le territoire environnant appartient à de petits propriétaires qui élèvent des cochons et de la volaille pour approvisionner le marché ; dans la saison des fruits, il est abondamment pourvu d'ananas, de raisins, de pêches, de bananes, de goyaves, de pommes, de coings et de toutes sortes de plantes potagères. On y trouve aussi du cava, racine bulbeuse, plus farineuse que les meilleures pommes de terre ; grillée ou bouillie elle est excellente. La volaille, les diindons, les oies et les canards y sont à très-bas prix.

La branche de l'économie rurale la plus mal entendue est l'éducation du bétail. On ne connaît ni les enclos, ni les prairies artificielles, on ne met pas de fourrage en réserve pour la mauvaise saison, enfin on ne sait ce que c'est que traire les vaches avec régularité, et on semble les regarder plutôt comme un embarras dans une ferme, que comme un objet utile. Les laiteries, si toutefois on peut leur donner ce nom, sont si mal-propres, que le beurre ne tarde pas à y rancir ; le fromagé ne vaut absolument rien. Comme on

manque de bâtimens pour déposer les denrées, on entasse tout pêle-mêle, café, coton, maïs, haricots dans le coin d'un hargar humide, sous une peau de bœuf encore fraîche ; aussi la moitié pourrit ou se moisit, et le reste est fort altéré.

La maison du fermier est une cabane faite de branchages entrelassés et enduits de terre, jamais revêtus de planches, le sol n'est point pavé. La cuisine est une espèce de réduit sale et boueux : trois pierres rapprochées les unes des autres y servent de foyer ; comme on y brûle surtout du bois vert, elle se remplit d'une fumée épaisse qui n'a d'autre issue que la porte, de sorte que tout est noir à faire peur.

En revanche, les jardins des environs de Saint-Paul sont plantés avec beaucoup de goût ; le jasmin est l'arbuste favori, et dans ce beau climat, il fleurit toute l'année, de même que le rosier ; les œillets et les grenadilles en font aussi l'ornement ; le ricin donne son fruit dès la première année ; il fournit une si grande quantité d'huile que l'on n'en brûle pas d'autre.

Mawe fit avec le gouverneur de Saint-Paul une excursion aux mines d'or de Jaragua ; elles sont à peu près à vingt-quatre milles de cette ville. On suit pour y aller les bords du Tiété. Cette rivière arrose un pays bien boisé ; il serait susceptible, si on le cultivait, de donner les plus



riches productions : il est laissé inculte parce que la soif de l'or absorbe toutes les idées.

Les mines de Jaragua, les premières qui aient été découvertes au Brésil, fournissaient, aux dix-septième siècle, une immense quantité d'or, elles sont dans un canton montueux. L'or se trouve dans une couche de cailloux roulés et de gravier appelé *cascalhao* qui repose immédiatement sur le roc ; on obtient l'or en lavant le gravier dans de grandes gamelles, le métal reste au fond.

Mawe reprit le chemin de Santos où il s'embarqua pour Rio-Janeiro. Ayant longé la côte jusqu'à Zapitiva, petit port éloigné de quarante milles de la capitale, il prit la route de terre et entra le lendemain dans cette ville. Son aspect est imposant, surtout du côté de la baie. Les église et les couvens, très-multipliés, sont d'une belle architecture. Elle reçoit l'eau nécessaire à sa consommation par des aquéducs, d'où elle est distribuée aux fontaines.

Rio-Janeiro est le principal marché du Brésil, notamment pour les provinces des mines. Son port est très-bien situé pour faire le commerce avec toutes les parties du monde. Les exportations consistent en coton, sucre, rum, bois de construction et de marqueterie, cuirs, indigo et grosses toiles de coton. Il faut joindre à ces marchandises des objets bien plus précieux ; l'or, les diamans,

les topazes de diverses couleurs, les améthystes, les aigues marines et d'autres gemmes, enfin de la joaillerie.

Le port est d'une entrée et d'une sortie faciles, parce que la brise de mer et celle de terre se succèdent alternativement. Les navires y trouvent tout ce dont ils ont besoin pour se radouber.

A l'époque de l'arrivée de Mawe, on avait découvert une mine à Canta-Gallo de l'autre côté de la baie de Rio-Janeiro ; il fut invité par un des ministres portugais à s'y transporter pour en faire l'examen. En conséquence il partit le 10 avril 1809 accompagné d'un professeur de chimie. Parvenus par eau à l'embouchure du port, les voyageurs remontèrent la rivière de Macacou jusqu'au village du même nom. En avançant dans le pays, Mawe trouva plus de terres cultivées qu'il ne s'y serait attendu ; cependant tout était négligé ou conduit avec beaucoup de nonchalance ; les habitans avaient l'air pauvre et malingre.

« A mesure que nous approchions des montagnes, dit-il, l'air nous paraissait frais et même froid. Le soir nous fûmes très-bien accueillis dans une ferme appartenante à un couvent de religieuses de la capitale ; elle est dans la position la plus riante ; avec des soins convenables, on en ferait un lieu délicieux. »

On traverse ensuite un pays très-fertile, bien



cultivé en quelques endroits, il était entremêlé de forêts immenses. Mawe eut la curiosité de mesurer un arbre tombé à terre, il lui trouva cinq pieds six pouces de diamètre à sa base et soixante-quinze pieds de long; jamais il n'en avait vu un de si grande dimension.

Il y avait jadis beaucoup d'or à Canta-Gallo, aujourd'hui on y en trouve fort peu. Mawe étant arrivé chez les gens qui prétendaient avoir découvert la mine d'argent, et qui demeuraient dans la hutte la plus misérable que l'on puisse imaginer, ils le menèrent au pied des montagnes où ils lui montrèrent un trou profond de deux pieds, lui assurant qu'il contenait du sable riche en argent natif. Il leur dit d'en extraire une certaine quantité, il examina la roche; c'était du gneiss qui ressemblait beaucoup au granit, et renfermait des pyrites et du grenat. Un ruisseau voisin charriait du sable et des cailloux; du reste pas la moindre apparence de métal. L'idée d'en rencontrer en poudre ou en grains au milieu de ces pyrites était absurde. Mawe essaya le sable et n'y trouva aucun atôme d'argent; enfin il interrogea les hommes. « Après bien des réponses équivoques, dit-il, ils convinrent qu'ils avaient pris du fer spéculaire pour de l'argent; cependant, comme le sable qu'ils avaient porté à Rio-Janeiro contenait de l'argent, je les pressai pour savoir d'où il pro-

venait: ils avouèrent qu'ils avaient limé une boucle d'argent, et mêlé cette limaille avec du sable. Ces impostures sont assez communes. Elles sont encouragées par la funeste passion des mines qui règne dans la classe inférieure du peuple. Chacun ne songe qu'à s'enrichir promptement et sans peine; cette aversion pour le travail, plonge tous ces aventuriers dans la misère. J'observai dans mon voyage que les gens qui s'occupaient de la recherche des mines mouraient de faim, tandis que ceux qui labouraient la terre vivaient dans l'abondance. »

Mawe après s'être remis à Rio-Janeiro des fatigues de sa dernière excursion, obtint la permission de visiter les mines de diamant du Cerro-do-Frio, et partit le 17 août avec un négociant de la capitale. Un canot les ayant transportés à l'embouchure du Monnuri, ils remontèrent cette rivière jusqu'à Porto-do-Estrella, village très-vivant où passent les caravanes des mulets qui arrivent de l'intérieur. Les voyageurs continuèrent leur route à dos de mulet jusqu'à Villa-Rica; ils traversèrent des cantons montueux, des forêts touffues, des territoires négligemment cultivés; les bananiers, les cafiers et d'autres plantes des régions équatoriales annonçaient que l'on n'avait pas encore atteint celle où la fraîcheur du climat s'oppose à leur croissance.



Quoique Villa-Rica soit située sur une éminence, son aspect n'a rien d'imposant ni rien qui réponde à son nom de Ville-Riche; ses environs montrent peu de vestiges de culture, pas un seul pâturage, ni un enclos. C'est pourtant la capitale de la province de Minas Geraes, elle passait pour la plus riche du Brésil. Étant sur la pente d'une montagne. Ses rues sont disposées par étages, les unes au-dessus des autres, et coupées par celles qui suivent la direction de la montée; d'ailleurs, irrégulières et mal pavées, elles sont bien garnies de fontaines d'une belle construction. Un grand réservoir contient de l'eau qui a le goût de sulfate de fer et que l'on emploie contre les maladies cutanées.

Le climat est délicieux, assez semblable à celui de Naples. Quoique sous le 20<sup>me</sup> degré de latitude sud, sa position élevée y rend le climat très-doux. Le thermomètre à l'ombre ne s'y élève jamais au-dessus de 82° (22° 20) et descend rarement au-dessous de 48° (7° 10). Il varie ordinairement en été de 60° à 80 (12° 43 à 21° 31), et en hiver de 48° à 70 (7° 20 à 16° 87). Les changemens de température y sont brusques, et les orages fréquens sans être dangereux, des brouillards épais obscurcissent souvent le soleil pendant une partie de la matinée.

Les jardins sont plantés avec goût et d'après la

situation de la ville, disposés en terrasses qui communiquent entre elles par des escaliers. La vue y est enchantée par la profusion des fleurs de tout genre; on y cultive aussi des plantes potagères; plusieurs fruits indigènes acquerraient sans doute une saveur plus délicate, s'ils étaient cultivés avec soin. La pêche est le seul de l'Europe qu'on y ait naturalisé; elle donne quelquefois en si grande quantité, qu'on est obligé de soutenir les branches.

Villa-Rica est fort grande et bien moins peuplée que lorsque le produit des mines était abondant: Mawe fut surpris avec raison de ce que dans cette ville de l'or il n'y eût ni joailliers ni orfèvres. Le gouvernement ne permettait pas qu'il s'y en établît, de peur que les droits sur le métal précieux ne fussent fraudés.

Malgré la fertilité du pays voisin, Villa-Rica était mal pourvue de grains, de plantes potagères, de lait et de volaille. Toutes ces denrées étaient fort chères, de même que le foin et la chandelle.

Villa-Rica n'était plus d'ailleurs que l'ombre de ce qu'elle avait été, et Mawe observe qu'elle devait plutôt s'appeler Villa-Pobre. Des deux mille maisons qu'elle renferme, une grande partie n'était pas louée; les autres baissaient chaque jour de prix. A l'exception des habitans qui tiennent des boutiques, les autres végètent dans une oisi-



veté complète. Ils négligent la culture du beau pays qui les entoure, parce que leur éducation, leurs habitudes, leurs préjugés héréditaires, les éloignent d'une vie active : ils rêvent sans cesse l'acquisition soudaine de richesses immenses, et se croient exempts de la loi qui soumet l'homme à la nécessité de gagner son pain à la sueur de son front. Leur principale fortune consiste en nègres esclaves ; et ils les gouvernent si mal que leur entretien absorbe presque tout le produit de leur travail.

Tous les jours on apportait à Mawe des pyrites, des cailloux de jaspe roulé et d'autres minéraux desquels on voulait lui faire croire qu'on avait tiré du cuivre ; il avait beaucoup de peine à persuader aux personnes qui lui présentaient ces objets qu'on avait abusé de leur bonne foi. Même parmi celles d'un certain rang, la plupart pensaient que les pavés de la ville contenaient du cuivre. Tandis qu'on se repaît avidement de ces contes, on néglige les richesses réelles que l'on a sous la main. Le minerai de fer et une terre à porcelaine de qualité excellente abondent dans le territoire voisin ; leur exploitation serait très-profitable ; on ne s'en occupe nullement.

Mawe alla visiter une manufacture de poterie et de faïence ; tout y était dans l'enfance de l'art : il goûta dans ce lieu du vin fait avec les raisins

du pays, il le trouva excellent. Il n'y a peut-être pas de pays au monde, observe-t-il, où l'expérience n'ait enseigné la nécessité de faire des provisions pour parer aux inconvéniens de la disette. A Villa-Rica, on n'a aucune prévoyance de ce genre. Par exemple, on lâche le bétail dans des pâturages ouverts et médiocres, où il se nourrit comme il peut. Quand l'herbe est brûlée par la sécheresse, les pauvres animaux se réfugient auprès des ruisseaux ; elle finit par y manquer aussi ; un grand nombre meurt de faim ; ceux qui survivent sont tellement épuisés que rarement ils se remettent tout-à-fait.

Mariana est à huit milles de Villa-Rica. Mawe alla à cette ville par un très-mauvais chemin qui suit les montagnes. Elle est sur les bords du Río-del-Carmen, propre et bien bâtie, mais triste et peu vivante.

Ensuite il partit pour Tejuco, capitale du district du Diamant. Il parcourut un pays rempli d'exploitations de mines d'or, et qui devenait de plus en plus montueux ; tantôt fertile, tantôt stérile, aride et pierreux. Itambé est le village le plus misérable que l'on puisse imaginer. Depuis que les mines d'or du voisinage se sont épuisées, il renferme mille habitans livrés à l'oisiveté ; leur air hagard, dit Mawe, aurait pu aisément les faire prendre pour les ombres de leurs pères qui reve-



naient pour chercher les débris de leur ancienne fortune. Tout dans ce lieu faisait peine à voir, les maisons étaient près de s'écrouler faute de réparations : le devant des portes était couvert d'herbes, les plantes parasites couvraient la surface des jardins. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que je me procurai de quoi manger. Le gouverneur à qui je parlai de l'air affamé des habitans, me répondit froidement : « Bah ! tant qu'ils auront du maïs et de l'eau, ils ne mourront pas de faim... » On conçoit que je quittai avec plaisir ce séjour de la famine, et que je répétai de grand cœur une exclamation à laquelle il a donné lieu : *De las miserias de Itambe, senhor, nos libre* : ( Seigneur délivrez-nous des misères d'Itambé. )

Mawe parcourut ensuite un beau pays. On a trouvé du platine à Largos où il passa ; les environs sont remplis de minerais de fer très-riche. On file un peu de coton dans ces cantons ; et l'on en fabrique des toiles grossières. Cette industrie est louable ; car les habitans ont grand besoin d'être vêtus : on croirait à les voir que leur maxime est qu'il vaut mieux aller nus plutôt que de travailler pour s'habiller.

Après avoir traversé une plaine haute et fertile, mais mal peuplée, Mawe entra dans Villa do Principe ; comme elle est près des confins et sur la route du district du Diamant ; on ne laisse passer

personne sans en avoir averti le gouverneur. Quiconque est rencontré hors de la grande route, est arrêté comme suspect, et subit un interrogatoire rigoureux.

Le pays des environs de Villa-do-Principe est beau, ouvert et fertile. On n'y voit pas ces bois impénétrables si fréquens dans d'autres parties de la province. Le climat est doux et sain.

Le 17 septembre Mawe atteignit Tejuco ; le territoire voisin est d'une âpreté extrême, rocailleux et dénué de végétation. Dès le lendemain il se mit en route avec M. de Camara, le gouverneur, pour Mandanga, la plus grande exploitation de diamans, située à trente milles de distance sur le Jighitonhonha. La route était rude et inégale, et traversait un pays nu ; on n'y apercevait çà et là qu'un petit nombre de buissons chétifs, et pas une seule tête de bétail.

Mandanga consiste en une centaine de maisons de forme circulaire, avec des toits pointus en chaume, absolument comme les huttes des nègres d'Afrique, excepté qu'elles sont plus grandes ; quelques-unes sont entourées de jardins, ce qui donnait de l'agrément à ces habitations grossières.

« Le Jighitonhonha, dit Mawe, est formé de la réunion de plusieurs ruisseaux ; il a près de deux mille pieds de largeur, et de trois à neuf pieds de profondeur. La partie où l'on travaille en ce



moment est un coude d'où le courant est détourné dans un canal qui traverse la langue de terre autour de laquelle tourne la rivière.

« Les endroits les plus profonds de son lit ayant été mis à sec par le moyen de pompes à chaîne, on enlève la boue, et le gravier compact ou cascalhao est transporté par des machines roulant sur un plan incliné à un lieu commode pour le laver. On a soin, pendant la saison sèche, de se procurer de grandes masses de cascalhao, afin d'occuper tous les bras pendant la saison des pluies; il est mis en gros tas.

« Ensuite on élève un grand hangar long de cent vingt pieds, sur quarante-cinq de large; on fait passer au milieu un courant d'eau par une rigole couverte de fortes planches, sur lesquelles on place des portions de cascalhao épaisses de trois pieds; au-dessous de la rigole on fixe un plancher qui s'étend sur toute la longueur du hangar, et qui est divisé par des ais posés de champ, en une vingtaine de compartimens où l'on introduit l'eau à volonté; sa partie supérieure communiquant avec la rigole, et n'étant bouchée que par une planche mobile.

« Chaque compartiment est occupé par un nègre muni d'une houe, il s'en sert pour faire tomber sur le plancher une cinquantaine de livres de cascalhao, qu'il couvre d'eau, et le lave

en le remuant continuellement. Cette opération qui dure environ un quart d'heure, purge le cascalhao de son limon; toutes les parties terreuses étant ainsi enlevées, le nègre jette d'abord les plus gros cailloux, puis les moindres, et examine le reste avec beaucoup d'attention pour découvrir les diamans. En face, des inspecteurs sont assis sur des sièges élevés de distance en distance et sans dossier, pour que rien ne trouble leur vigilance. Quand un nègre trouve un diamant, il se redresse, bat des mains, et les élève en tenant la pierre entre l'index et le pouce. L'inspecteur voisin la reçoit, et la dépose dans une jatte à moitié pleine d'eau et suspendue au milieu du hangar; à la fin de la journée elle est remise à l'officier principal, chargé de peser les diamans, et de les inscrire sur un registre.

« Si un nègre a le bonheur de trouver un diamant d'un octavo ou  $17 \frac{1}{2}$  carats, il est couronné de fleurs, et mené en pompe à l'administration qui lui rend la liberté, en payant à son maître une indemnité fixée. Il est de plus habillé de neuf, et a la faculté de travailler pour son compte. Un diamant de huit à dix carats vaut au nègre qui le trouve, deux chemises neuves, un habit complet, un chapeau et un joli couteau: des récompenses proportionnées sont accordées pour les diamans d'un moindre poids.